

SERVA/PADRONA :
À PROPOS D'UNE POLÉMIQUE ENTRE MATILDE SERAO ET
LA MARCHESA COLOMBI
("LA STAMPA" 1905)

Le 25 février 1905, la "Stampa" publiait en première page, dans le cadre de la rubrique "Idee, persone e cose", un article de Matilde Serao intitulé "La Serva". C'était, comme l'expliquait une note de la rédaction suivant le texte, le début d'une collaboration périodique de la "prima scrittrice d'Italia". Le 1er mars suivant, dans le cadre de la même rubrique, le quotidien publiait une "Lettera aperta a Matilde Serao", signée de la Marchesa Colombi, intitulée symétriquement "La Padrona"¹.

Dans le cadre d'un colloque prenant appui sur les notions d'"ordre" et de "liberté" pour analyser l'écriture des femmes en Italie, entre 1870 et 1920, ces deux documents journalistiques - jamais étudiés à notre connaissance - nous ont semblé intéressants. Ils ont été publiés sur un des grands quotidiens du début du siècle et représentent une confrontation inédite sur un problème de société, entre deux narratrices qu'aucune prise de position publique n'avait permis jusque là de rapprocher.

¹ L'occasion de cette étude nous a été fournie par la lecture, à l'Archivio storico di Novara, de la Tesi di laurea de Ornella URSO, (1986-1987, rel. Edoardo VILLA), intitulée : La narrativa della Marchesa Colombi. Il y est question d'une "polemica tra la Torriani e la Serao" sur "La Stampa" de 1905 (p.18).

Confrontation inédite, confrontation au féminin : l'échange entre les deux femmes-écrivains a pour objet des actrices de la vie sociale, la servante et la maîtresse et il s'adresse majoritairement à un public de lectrices. Il y avait là une concentration du *genre* qui méritait d'être relevée et, en ce qui nous concerne, analysée par rapport au clivage fondamental de la classe.

Pour Matilde Serao, professionnelle du journalisme, le document, sans être rare, est apte à éclairer un parcours journalistique contrasté, longtemps délaissé au profit de l'oeuvre de fiction et qui est justement l'objet d'un intérêt critique relativement récent².

Pour la Marchesa Colombi, l'intérêt est double puisqu'une expression journalistique de ce type n'est pas fréquente chez elle et qu'à l'époque, elle semblait s'être totalement éclipsée de la scène culturelle. Indépendamment des lettres inédites des années 1913-1916 que nous avons retrouvées récemment³, ce document est une trace supplémentaire d'une présence de l'auteur après 1900.

On peut s'étonner d'une collaboration de Matilde Serao à "La Stampa" l'année suivant celle de la fondation du "Giorno", son propre organe de presse, celle aussi où elle devenait, à quarante-huit ans, mère d'une petite fille. Mais les nombreuses initiatives publicitaires qui accompagnèrent la fondation du journal rival de celui de son ex-mari témoignent d'une de ses motivations principales : un pressant besoin d'argent. Elle collabora ainsi à "La Stampa" pendant un an et demi (ainsi qu'à "La Donna"). On ne peut exclure cependant, en dehors de ces raisons financières, le désir de trouver à travers le quotidien turinois, un écho plus vaste aux sujets qui lui tenaient à coeur : ceux qui touchent à la ville de Naples, à la maison royale, à la Duse, ou de traiter un thème plus insolite : la défense des Juifs polonais massacrés lors des mouvements révolutionnaires de Russie, objet du bel article du 19/12/1905.

Pour "La Stampa", la collaboration de Matilde Serao s'inscrit dans un processus général de développement du quotidien. En 1905, il est en pleine expansion et passera, en trois ans, de 45.000 à 100.000 exemplaires en 1907. Alfredo Frassati, directeur officiel depuis octobre

² *Matilde Serao, tra giornalismo e letteratura*, Napoli, Guida, 1981. Wanda DE NUNZIO SCHILARDI, *Matilde Serao giornalista*, Lecce, Milella, 1986.

³ Lettres inédites de la Marchesa Colombi publiées par Emmanuelle GENEVOIS, "Chroniques italiennes", n°37, Février 1994.

1900, fait partie de cette génération d'hommes de presse, hommes d'affaires, qui entend concilier journalisme de qualité et large audience, considérant qu'il s'agit là des critères indispensables pour une presse moderne et rentable. La "Stampa" adopte des procédés techniques nouveaux et Frassati s'entoure de collaborateurs de qualité, s'offrant quelques "signatures" : celles de E. De Amicis, P. Mantegazza, G.A. Borgese.

Par ailleurs, s'il entend approfondir les sujets de politique extérieure et intérieure, dans une perspective giolittienne, Frassati, sensible aux temps nouveaux, va se rapprocher d'un public de masse en développant ce qui a trait à la vie en société à travers les faits divers, la chronique judiciaire, la vie locale, par tout ce que lui dicte son "gran fiuto per gli umori del pubblico", comme le dit V. Castronovo⁴. La rubrique "Idee, persone e cose" constitue une innovation journalistique moderne, tournée comme elle est vers le libre commentaire des faits marquants du jour.

La rubrique est née fin 1902 et se maintiendra jusqu'en 1907. Le titre est assez vague pour permettre de regrouper des thèmes aussi variés qu'un éloge de Louise Michel, une défense de Gorki, l'installation d'un "teatro stabile" à Rome ou la diffusion de l'automobile, voire l'opportunité de faire tenir au théâtre des rôles masculins par des femmes⁵. Volontairement hétéroclite, ni purement politique, culturelle ou sociale, la rubrique se veut ouverte au commentaire des faits de toutes sortes, sans hiérarchie particulière : tous ceux qui, importants, frivoles, curieux ou scandaleux, tissent la vie dans une société en marche vers la modernité. Le fait divers, celui qui fait vendre le journal, est aussi un observatoire de la vie sociale, d'où la place de choix qui lui est accordée ainsi qu'à la chronique judiciaire. C'est précisément cette actualité, alimentée par trois affaires retentissantes qui est à la source de l'article de Serao.

Le 25 Février 1905, date de parution de l'article, c'est en effet à la Cour d'Assises de Turin que se déroule la troisième journée du célèbre "Processo Murri"⁶. Un procès qui présume de la complicité criminelle

4 Valerio CASTRONOVO, *La Stampa (1867-1925) : un'idea di democrazia liberale*, Milano, F. Angeli, 1987, p.12.

5 Voir respectivement les articles :

11/1/05 : "La Vergine rossa", non signé.

3/2/05 : "L'Errante", signé Rastignac

25/4/05 : "La vecchia illusione", signé R.Lanza

6/7/05 : "Tutti in auto", signé Rastignac

15/4/05 : "Dalla gonnella ai calzoni", signé S.Lopez

6 ROISS, *Il delitto Murri*, A.Forni editore, 1974.

d'une domestique, la "guardarobiera" Rosina Bonetti et que Serao va mettre en rapport avec deux affaires où sont impliquées une bonne à tout faire et une nurse : l'affaire "Tosetti", du nom d'une bonne condamnée pour avoir empoisonné sa maîtresse, l'affaire de la comtesse de Montignoso, persécutée par la nurse de son enfant.

C'est donc largement un papier de circonstance qu'écrivit Matilde Serao. Les trois affaires l'ont bouleversée, elles représentent pour elle des transgressions majeures qui la font réagir personnellement avec violence. Compte tenu de sa notoriété et de l'influence du journal turinois, nous pouvons aussi supposer que son papier entend trouver un écho auprès des jurés de la Cour d'Assises.

Il nous faut revenir quelques instants sur ce procès, un des plus célèbres du début du siècle avec celui de Marie Tarnovska (la "Circe" d'Annie Vivanti, dont nous entretiendra une autre communication).

Le 28 août 1902, le comte Francesco Bonmartini était trouvé mort, poignardé dans son appartement de Bologne. Les soupçons devaient se porter sur sa femme, la comtesse Linda Murri, fille du médecin de la famille royale, et sur le frère de celle-ci, l'avocat Tullio qui aurait agi pour libérer sa soeur d'un mari indigne. L'instruction devait mettre en lumière le rôle de différents complices, parmi lesquels Rosina Bonetti, la lingère, maîtresse de Tullio. Une triste affaire passionnelle dans un pays qui ne connaissait pas le divorce mais qui prit une tournure politique en raison de la personnalité du père, le professeur Augusto Murri, socialiste et athée. Un clivage se dessina entre ceux qui prirent le parti de la victime, le conservateur et bigot Bonmartini, et ceux qui, laïques, socialistes ou anarchistes, s'efforcèrent de démontrer que Linda était la victime d'un mari tyrannique. A "L'Avvenire d'Italia" flétrissant l'éducation sans Dieu des enfants Murri, répondaient les articles de "Socialismo" sur l'hypocrisie des tartufes. Le verdict, au terme de six mois de procès dont "La Stampa" devait rendre compte quasi quotidiennement, divisa l'opinion publique. Le roi Victor-Emmanuel III gracia Linda Murri en 1906 tandis que Rosina Bonetti mourut en 1919 dans l'hôpital psychiatrique où elle avait été enfermée.

Ce jour de février 1905, elle est interrogée sur son rôle exact dans l'affaire et il faut voir plus qu'une coïncidence entre la parution de cet interrogatoire et le papier de Serao, déjà indignée par les deux affaires précédentes. Les circonstances peuvent donc expliquer l'extrême violence du ton, la mise en garde effrayée à l'"amica lettrice", cible en puissance,

Antonio VELLANI, *Le pietre dello scandalo : dal caso Murri al caso Montesi*, Milano, Mondadori, 1975. Cf. aussi le film de Mauro BOLOGNINI, *Fatti di gente per bene*, 1974.

comme le comte Bonmartini, la patronne de la Tosetti ou la connesse de Montignoso, de ses domestiques.

Ce qui aurait pu n'être qu'un cri d'indignation provoqué par une actualité inquiétante aux yeux de la journaliste, prend l'allure d'une attaque globale contre la domesticité féminine tout entière. Pour Matilde Serao, la "haute" comme la "basse" domesticité, depuis la gouvernante, jusqu'à la bonne à tout faire, en passant par la femme de chambre et la nurse n'a qu'un seul objectif : nuire à sa maîtresse, dans les petits événements de l'existence comme dans les grands. Une même "servilité" l'habite, un seul mobile la pousse : la haine inspirée par la condition servile. Peu importe le degré de qualification, peu importe le traitement offert : c'est le statut lui-même qui n'est pas supporté : "Ella patisce orrendamente di esser serva e ti odia"⁷. D'où une menace permanente de revanche, en particulier dans le domaine amoureux : "E la sua dimora presso te non è che un costante piano per portarti via tutto quello a cui tieni, un infernale piano di vendetta domestica"⁷. L'attaque de Serao, servie par son éloquence coutumière, prend parfois des accents délirants.

Malgré son aspect en partie conjoncturel, disons d'abord que cet article représente un document intéressant sur ce chapitre de la vie privée au début du siècle : les relations maîtres -serviteurs. On sait que les domestiques n'ont fait que récemment l'objet d'un intérêt spécifique de la part des historiens alors que- paradoxalement -ils occupaient un secteur considérable de l'activité professionnelle avant la première guerre mondiale. Ce n'est qu'à travers l'abondante littérature romanesque qu'on pouvait appréhender leur présence. L'absence de témoignages directs de leur part, leur "mancanza d'identità culturale collettiva"⁸, comme le dit Flores Reggiani, aurait amené les historiens à les considérer comme des "appendices"⁹ d'autres catégories sociales et à en délaissier l'étude autonome, étude conduite depuis la fin des années 70.

Il est intéressant pour nous de constater que l'article de Serao corrobore ce que certaines recherches ont souligné : le déchaînement de l'"imaginaire bourgeois" à leur endroit, comme le développe Anne Martin-Fugier¹⁰. A côté des craintes classiques à l'endroit d'une classe jugée dangereuse : celle du vol, du détournement d'héritage, l'article de

7 "La Stampa", 25/2/05

8 Sur l'image de la domesticité dans la littérature française et italienne voir Graziella PAGLIANO UNGARI, *Servo, padrone, l'orizzonte dei testi*, Bologna, Il Mulino, 1983.

9 Flores REGGIANI, *Domestici e domesticità, Marginalia ad un tema emergente*, "Società e storia", 1989, n.43, p.133/

10 Anne MARTIN-FUGIER, *La place des bonnes*, Paris Grasset, 1979.

Serao révèle aussi celles qui sont attachées au corps féminin. Le dernier étage où était reléguée la domesticité féminine - réduite aux bonnes à tout faire à la fin du siècle- était le lieu des fantasmes liée aux corps ancillaires accessibles aux époux et aux fils. Ce sont ces craintes, en partie imaginaires, qu'exprime la mise en garde de Serao à sa lectrice bourgeoise ainsi qu'une hantise globale de la dépossession par la servante, une terreur devant le "mistero pauroso"¹¹, qu'elle représente.

La narratrice déploie dans ces colonnes toutes les ressources de sa passion éloquent. Le procédé anaphorique, celui-là même qui animait les premières pages célèbres de son *Ventre di Napoli*, est employé ici systématiquement. Les trois pages sont ainsi martelées par des répétitions de mots, de membres de phrases destinés à forcer l'incrédulité de la lectrice, interpellée, comme jadis le ministre Depretis. On est frappé de voir que l'instrument rhétorique est le même mais que la thèse défendue est opposée : en 1884 l'interpellation de la classe dirigeante se faisait en faveur des classes subalternes, ici c'est à leur encontre. Car la contradiction avec le reportage de 1884, (complété, comme on le sait, en 1904) est frontale : la narratrice semble avoir perdu totalement de vue son enquête sur la femme sous-prolétaire dans les quartiers pauvres de Naples, son double asservissement, au travail et à la maison, comme elle semble avoir perdu de vue les figures de Canituccia, Tommasina, Annarella, qui animaient "bozzetti" et romans de sa période naturaliste, ou plutôt populiste, si l'on adopte le qualificatif de C.A. Madrignani¹².

Cet article permet donc de confirmer l'incontestable tournant régressif pris par l'auteur dès 1890 et qui va l'amener à se lancer essentiellement dans une oeuvre romanesque où domine l'analyse psychologique et moraliste du grand monde. Mais il permet aussi d'éclairer a posteriori les lacunes de ses positions sociales antérieures.

S'exerçant sur un problème de société contemporain, il met crûment en lumière la relation qui s'établit entre dominant et dominé, relation, soit escamotée dans l'oeuvre de fiction, soit traitée sous l'angle purement moral. Dans l'oeuvre de Serao on trouve de "mauvaises" maîtresses, la patronne de Canituccia qui ne peut supporter la fille de la dévergondée "Maria la Rossa", et il y en a d'excellentes comme la "signora francese" de *Terno secco* qui est la bonté même pour Tommasina, ce qui n'empêche pas la servante d'effectuer des tâches éreintantes. Dans les romans

11 "La Stampa", 25/2/05

12 Carlo A. MADRIGNANI, *L'ultima Serao e il "romanzo popolare"* in "L'Ombra d'Argo", A.I, 1985, n.3, p.32.

mondains et dans certaines nouvelles, on trouve des couples servante/mâîtresse idylliques (ceux de *Fantasia*, de *Dopo il perdono*), et d'autres conflictuels, ceux de *La virtù di Checchina*, de *l'Indifferente* ou de *L'ebbrezza, il servaggio e la morte*. Dans ce dernier roman posthume, écrit entre 1910 et 1914, le rapport d'âpreté et de rivalité entre la servante et la maîtresse nous met directement dans le climat de l'article de 1905).

Il apparaît ainsi nettement que la narratrice n'établit pas de rapport entre les causes de l'exploitation et ses conséquences pour l'individu. La dénonciation, souvent courageuse, des conditions de travail faites aux ouvrières ou même aux servantes, l'indignation devant l'état d'abandon où se trouve Naples, la sympathie générale pour le petit peuple, se trouvent ainsi en bout de chaîne, privées d'une explication claire, politique. Dans son oeuvre à la "stratigrafia sociale" complète¹³, les classes sociales se côtoient dans des univers trop souvent parallèles. C'est à l'occasion d'un fait brûlant d'actualité que ce rapport voilé peut éclater au grand jour et mettre ainsi à nu les carences d'une position sociale surtout affective.

La violence qui se dégage de cet article est telle qu'une note de la rédaction en bas de texte prend soin de préciser que cette "vivace requisitoria" s'exerce "contro tutta una classe, che ha pure delle virtù e delle bontà ignorate"¹⁴. Il n'est donc pas surprenant que "La Stampa", soucieuse par ailleurs d'une ouverture sociale tempérée, ouvre ses colonnes à une voix plus modérée : ce sera celle de la Marchesa Colombi.

La "Lettera aperta a Matilde Serao" de la Marchesa Colombi est publiée quatre jours plus tard, le 1er mars 1905. Vive réaction de la narratrice novaraise, publication rapide de sa réponse au sein de la même rubrique, en première page. La Marchesa Colombi devait avoir encore assez de relations et de crédit dans la presse turinoise pour être admise à répliquer à la "prima scrittrice d'Italia", ce qui vient renforcer notre conviction qu'elle représentait encore quelque chose sur la scène culturelle italienne, même après 1900. Son intervention est cependant

13 Antonio PALERMO, "Le due narrative di M.Serao" in *Da Mastriani a Di Giacomo*, Edizione scientifiche italiane, Napoli, p.73. Le même critique met en évidence, après A.BANTI, "i peccati giornalistici di M.Serao" et déclare : "Ed è da presumere che se fosse possibile condurre una ricerca sistematica ci si imbatterebbe in nuovi primati", p.77. L'article "La Serva" étudié ici nous semble pouvoir être rangé dans cette dernière catégorie.

14 "La Stampa", 25/2/05

exceptionnelle, comme elle le déclare en ouverture de son propos : " Da parecchi anni non scrivevo più un articolo, e chissà per quanto non ne scriverò ancora ".

"Cara Matilde" : la Marchesa Colombi s'est sentie atteinte par la philippique de Matilde Serao en raison d'une amitié ancienne. Les deux femmes se connaissaient en effet de longue date, comme nous l'apprend une lettre de l'écrivain encore épouse de Torelli-Viollier, à Verga, du 6 Janvier 1886. Elle y parlait, à vrai dire, en termes assez critiques du couple Scarfoglio. Citons ces propos peu connus : "Quel rabbioso Scarfoglio vano e sgrammaticato e pieno di fiele tiene troppo posto a Roma. Sua moglie è stata qui lungamente, ed è venuta come prima amichevolmente da me. Lei non è né buona né sincera, ma ha molto ingegno, ed un certo candore nella posa ed anche nel mentire che inganna lei stessa mentre inganna gli altri. Per questo le si perdona ; e poi, è una compagna amenissima"¹³. Propos directs, on le voit, non dépourvus d'acuité psychologique . Déjà la Marchesa Colombi, si elle appréciait les qualités d'intelligence et de sociabilité de la Napolitaine, émettait des réserves sur ses qualités morales. C'est en tout cas sur la base d'une "antica ed inalterata amicizia"¹⁵ qu'elle lui répond.

La Marchesa Colombi répond sur le fond de l'article- l'occasion du procès Murri est à peine évoquée- et, délaissant les régions de l'invective, a le mérite d'affronter ce problème de société en termes concrets. Le travail domestique, rappelle-t-elle, relève d'un contrat qui fixe les obligations des deux parties et pas plus que le domestique ne demande l'aumône, l'employeur ne fait de charité. Propos utiles dans la défense d'un statut encore ambigu de personnels qui, il n'y a pas si longtemps encore étaient intégrés à la famille des maîtres. Avec le même souci de vérité qui animait les pages lointaines de *In risaia* (1878) sur les "mondine", elle dénonce la condition tant matérielle qu'humaine faite aux servantes. Reprenant à son tour l'arme polémique de l'anaphore, elle fait le catalogue des maîtresses esclavagistes, avarés, hautaines, qui n'ont ni considération pour l'être qui travaille, ni humanité envers la créature jeune privée des contacts sociaux les plus élémentaires : "Le serve debbono parlar sempre tra loro a bassa voce come in chiesa, o star zitte perché la padrona non abbia il fastidio di sentir chiaccherare". Comme l'a fait remarquer Michelle Perrot, "Bécassine n'a pas de bouche"¹⁶.

¹⁵ 29 *inediti Verga-Torelli-Viollier* in "Biologia culturale", XIV,3,Settembre 1979.

¹⁶ Sur ce problème, voir Georges DUBY et Michèle PERROT, *Histoire de la vie privée*, Paris, Le Seuil, 1983. Angiolina ARRU, *Lavorare in casa d'altri : servi e serve, domestici a Roma*

L'intérêt de la réaction de la Marchesa Colombi qui pourrait se limiter à la dénonciation des abus les plus flagrants, c'est le rappel des principes philosophiques qui l'animent : la conviction de l'existence d'une égalité naturelle en dépit d'une inégalité sociale. C'est cette nature identique qui explique une répartition égale des défauts comme des aspirations de l'être chez la "serva" et chez la "padrona". Toutes les médisantes, les envieuses, les voleuses ne se trouvent pas chez les servantes seulement, pas plus que les meurtrières. La récusation d'une prétendue "servilité" est nette et, pour la combattre, la Marchesa Colombi, en bonne polémiste, retourne un argument de son adversaire : "E' serva e soffre atrocemente di essere tale"- tu dici. E non ti pare che sia questa una manifestazione del sentimento dell'uguaglianza umana, che spasima e protesta contro le ineguaglianze della società ? E ti pare che queste proteste disperate siano di anime servili ?"

C'est cette même nature humaine, doublée cette fois d'une spécificité féminine qui peut expliquer la rivalité amoureuse, non pas sur les bases d'une appropriation haineuse de la part de la servante mais sur celles de la spontanéité du sentiment : "Anche le serve possono amare"¹⁷. Le rappel de cette aspiration supérieure de l'être, identique chez l'une comme chez l'autre, se fait donc au nom de l'idée d'une "nature féminine", particulièrement vulnérable aux passions, comme l'a montré...Matilde Serao elle-même dans ses romans, ainsi que le lui rappelle fort à propos la Marchesa Colombi¹⁸. Ce thème qui peut ouvrir la voie à tous les discours réducteurs sur les femmes soutient, dans ce contexte, un raisonnement d'égalité et de justice. C'est cette égalité dans le sentiment amoureux qui permettait aux bourgeoises lectrices de *In risaia* de méditer l'histoire de son humble héroïne dont l'exemple était valable pour toutes¹⁹.

La Marchesa Colombi n'a rien d'une socialiste : dans les colonnes de la revue "Vita intima" (où elle tint une rubrique entre 1890 et 1891), elle stigmatisait "gli istinti di ribellione socialista"²⁰ du peuple. Le rappel - sur la "Stampa" - des injustices subies par une catégorie subalterne, celui

nell'Ottocento, Annali della Fondazione Lelio e Lisli Basso, ISSOCO, Roma, Angeli, vol VII, pp.95 à 160.

17 Michelle PERROT, *cit.*, p.180

18 Il est à noter que l'auteur met cette déclaration entre parenthèses, ce qui vise à en atténuer un peu la portée, selon nous.

19 La Marchesa Colombi cite, à cet appui, *Cuore inferno* de Matilde Serao alors que *Fantasia* aurait été un exemple beaucoup plus significatif de rivalité amoureuse féminine. Le roman préféré de la reine Margherita devait être beaucoup plus connu que *Fantasia*.

20 Emmanuelle GENEVOIS, "Entre naturalisme et "féminisme" : *In risaia* de la Marchesa Colombi", in *Les femmes-écrivains en Italie aux XIXe et XXe siècles*, Actes du Colloque international, Aix-en-Provence, nov. 1991, Publications de l'Université de Provence.

des inégalités sociales, ne s'accompagne d'aucune contestation radicale comme nous pourrions le voir à la même époque chez une Leda Rafanelli. Sa position est celle d'une humaniste qui fait fond sur la conscience des êtres humains et sur leur entraide réciproque mais sans référence chrétienne.

Dans cet article, elle se confirme "laïque"²¹. C'est plutôt aux vertus chrétiennes de Matilde Serao qu'elle fait appel, en lui rappelant malicieusement les flots de larmes qu'elle a versés en Palestine lors du voyage qu'elle a relaté dans son ouvrage, *Nel paese di Gesù*. C'est à la mise en pratique des préceptes de charité qui sont les siens qu'elle l'appelle : "E tu che hai versato così tante lacrime sulla via della Croce *Nel paese di Gesù*, sono certa che trovi nel tuo cuore di fervente cristiana tesori di amore fraterno e di infinita pietà per alleviare alle nostre sorelle sfortunate il peso e l'umiliazione della loro sorte".

Le papier de Serao était empreint de rhétorique et de luxuriance verbale. La Marchesa Colombi soupçonnait même qu'il cédait à certaines facilités d'esprit et de langage, ce qui pouvait en mimiser la portée véritable : "il tuo ingegno brillante e versatile ha voluto far dello spirito alle spalle delle serve". Sa réponse à elle est à l'image de la raison qui l'anime : modérée, argumentatrice mais aussi spirituelle : elle utilise à plusieurs reprises, en les retournant contre elle, les arguments de son adversaire, mettant plusieurs fois les rieurs de son côté.

Cette prise de position publique a donc le mérite de dessiner un profil moral de la Marchesa Colombi. Nous ne possédons que peu de documents qui nous livrent aussi directement ses principes et ses choix, à l'inverse de ce qui se passe pour Matilde Serao, et c'est toujours à travers le voile de la fiction qu'il faut l'appréhender. Ce document est donc précieux et il permet en outre, comme pour la narratrice napolitaine, d'éclairer son parcours d'écrivain.

Les choix de thèmes véricistes qui ont été les siens entre 1878 et 1883 en sortent éclairés, étayés comme ils le sont par des convictions sociales autant que par le désir de suivre un courant littéraire. On connaît *In risaia*, on connaît moins certains récits de *Nell'azzurro*²² et de *Senz'amore*²³ qui présentent comme une version "nordique" du véricisme.

21 Sur *In risaia*, voir la post-face d'Antonia ARSLAN à l'édition de Piovan Editore, Abano Terme, 1990 et P.ZAMBON, *Letteratura e stampa nel secondo Ottocento*, Alessandria Edizioni dell'Orso, 1993, pp.117-119.

22 MARCHESA COLOMBI, "Vita Intima", 20/1/1891.

23 Antonia ARSLAN, *cit.*, p.126.

Dans le recueil *Senz'amore*, le récit *Le briciole d'Epulone* met au premier plan, une figure subalterne, celle d'un jeune serviteur de ferme atteint de pellagre et d'épilepsie, moins bien traité que l'âne de son patron. La référence verghienne est très présente dans ce récit qui met en parallèle l'homme et l'animal et où la dénonciation sociale s'opère indirectement à travers les propos des personnages. La narratrice tente à plusieurs reprises dans son récit une forme de narration "impersonnelle", centrée sur le discours rapporté du patron, évitant l'intrusion directe. L'indignation ainsi contenue n'en est que plus frappante.

En 1895, au moment où les idées et les styles avaient changé, il est symptomatique que la narratrice revienne à une thématique sociale avec un de ses plus beaux récits, *Cara Speranza* qui met au premier plan la figure d'une servante, ancienne travailleuse dans les rizières²⁴. La Marchesa Colombi a encore en tête le conte de Flaubert de 1876 car plus d'une parenté se dessine, nous semble-t-il entre Amalia et Félicité, ces deux "coeurs simples", toutes deux vieilles avant l'âge, toutes deux ridicules et sublimes dans leur vie aliénée, toutes deux récompensées de leurs tribulations sur terre par une mort extatique, le sourire aux lèvres. La narration de la Marchesa Colombi se situe fort loin de l'impassibilité et du lyrisme flaubertiens, mais elle se veut parfois objective, dépourvue de tout pathos tendue vers l'expression vraie de la psychologie paysanne, de la beauté des coeurs "simples".

L'étude de l'oeuvre plus tardive de la Marchesa Colombi permettrait de mettre en lumière des signes de régression, comme, dans les récits destinés au enfants et au "peuple", le développement du thème de la bienfaisance, de la nécessaire immobilité sociale. Nous pensons à *Verso l'ignoto* (1900) qui décrit les méfaits de l'émigration ou à *La balia*²⁵ de la même année qui vante les vertus du travail à la campagne, cette même campagne dont elle dénonçait vingt ans plus tôt, dans *Nell'Azzurro* le sous-développement et la vie inhumaine qu'elle imposait à ceux qui l'habitent. Les tendances paternalistes et conservatrices de l'auteur, déjà perceptibles dans quelques uns de ses récits, s'accroissent. L'article de 1905, dicté par la nécessité d'une réponse à des écrits intolérables, nous semble finalement plus progressiste que certaines oeuvres de la même période soumises sans doute à des contraintes éditoriales "éducatives"²⁶.

24 MARCHESA COLOMBI, *Nell'azzurro*, in "Rassegna settimanale di politica, scienza, lettera e arti", 10/10, 1880, puis Milano, Treves, 1881. *Senz'amore*, Milano, Brigola, 1883.

25 MARCHESA COLOMBI, *Cara Speranza*, Milano, Chièsa-Omodei, 1895.

26 MARCHESA COLOMBI, *Racconti popolari*, Milano, Carrara, 1900.

Cet échange polémique nous semble donc constituer un document historique, modeste, mais réel, sur la domesticité et contribue à éclairer, entre autres, l'entrée en crise du système de l'emploi domestique qui aboutira, aux alentours de la première guerre mondiale, à son dépérissement progressif²⁷. L'échange social qui se fonde sur la disponibilité illimitée de l'employé, son *servage*, tel qu'il apparaît en filigrane de ces lignes, va se heurter aux dispositions législatives nouvelles, aux débuts timides d'une syndicalisation. Par ailleurs l'évolution générale vers la "famille conjugale intime" va tendre à restreindre l'emploi des domestiques à domicile. Les lignes de Serao, tout excessives qu'elles soient, témoignent d'un des aspects de cette crise : la difficulté à vivre une promiscuité.

Par ailleurs, le commentaire du fait divers, s'exerçant "à chaud" sur des événements proches, s'il favorise la réaction émotive, avec les dangers qu'elle implique, agit comme révélateur. Celui-ci permet de vérifier l'image d'une Serao, femme d'ordre, attachée à une hiérarchie sociale, terrifiée devant des exemples de subversion récents et de prendre une plus juste mesure de son populisme. Il permet au contraire de confirmer en la Marchesa Colombi, une personnalité attachée à des valeurs de justice sociale, en dehors de toute transcendance, une personnalité modérée qui n'accepte l'ordre social qu'à condition qu'il soit compatible avec la dignité et la liberté de la personne humaine.

Enfin, la dimension féminine est soulignée dans cet échange. C'est elle qui, du côté de Serao, exacerbe le conflit, amplifie les fantasmes tend à dresser les femmes en rivales, aggravant ainsi l'antagonisme de classe. Ce même antagonisme, la Marchesa Colombi tend à le réduire par son appel à la compréhension, à l'indulgence, à la solidarité entre "figlie d'Eva"²⁸. La première réagit avec conservatisme mais aussi avec la lucidité du conflit irréparable qui sépare les élites des éléments les plus faibles parmi les opprimés : les femmes. L'autre jette un pont entre ces catégories, plus généreuse, mais peut-être aussi plus irréaliste.

Emmanuelle GENEVOIS

²⁷ Voir à ce sujet la thèse de Mariella COLIN, *Education, culture et mentalités dans l'Italie libérale (1860-1900) à travers la littérature pédagogique*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1984.

²⁸ La même "Stampa" publiera, le 18/9/1907, un article de Giuseppe Antonio BORGESE intitulé "Non ci sono più cameriere" où il déclare : "Il tempo delle professioni servili è pressoché finito, perché è finito il periodo patriarcale, quando gli umili amavano i superiori, quando le serve facevano la calza intorno al tavolino" (...) Fra trent'anni le serve bianche costeranno troppo e lavoreranno troppo poco. Le nostre signore avranno una servitù di colore".

LA STAMPA 25 FEVRIER 1905

Idee, persone e cose.

LA SERVA

La parola è brutta : ma non ve ne è un'altra. E quando dico serva, io voglio comprendere in una sola e brutta parola, tutta la bassa e alta domesticità femminile : cioè l'austera e imponente istituttrice straniera, carica di diplomi : che conosce e insegna quattro lingue, che passa dalla figliuola di una principessa mediatizzata alla nipote di un duca inglese, e da questa alla ereditiera di un marchese spagnuolo : cioè la governante inglese bionda, pallida, undicesima figliuola nubile di un pastore protestante, che se ne va per il mondo, lavando con la spugna i bimbi e le bimbe altrui : cioè la bambinaia svizzera, con la sua persona massiccia, il suo *jersey* nero sopra un busto quadrato e la sua canottiera sul naso : cioè la cameriera francese bruttina, agile, furba, sveltestima : cioè la bambinaia, la cameriera, la domestica, la serva italiana coi caratteri spiccati delle regioni donde vengono. Tutte serve costoro, anche quella che guadagna duecento lire il mese e il trattamento ; tutte serve, dalla prima sino all'ultima, di ogni nazione, le *misses*, le *fraülein*, le *mademoiselles*, le *maids*, tutte quante serve, non vi è altra parola. Che pranzino a tavola coi padroni, o all'*office*, o in cucina : che dormano con la giovanetta, nella più bella camera della casa, o in una stanza umida e oscura : che si vestano bene o si vestano male : che abbiano una cultura o siano delle ignoranti : che siano tenuta come familiari o siano trattate con severità e con disdegno : tutte serve ! Come chiamarle diversamente ? Il loro carattere profondo e invincibile è il servilismo : niente arriverà a cancellare dalla loro vita questa espressione morale e istintiva : niente eleverà questa origine, questa tendenza, questa manifestazione : niente potrà trasformare questo carattere : e salisse sopra un trono una serva, per un miracolo sociale, sotto il manto sovrano, sotto il diadema gemmato, ella trasalirà se ode suonare un campanello. Non vi sono eccezioni : non vi sono che apparenze diverse : il contenuto è sempre quello. Voi troverete una istituttrice che fa dei versi : voi v'incontrerete in una governante che ha l'aria di una dama di Corte : voi pescherete una bambinaia che pare una suora di carità : voi cadrete sopra una cameriera che sembra un'attrice recitante Goldoni : voi sarete stupito innanzi ad una serva che sa ricamare e suonar l'arpa. Illusioni, illusioni ! L'anima servile è sempre in fondo a tutto questo, e immancabilmente, a un certo momento, voi la scorgete, viva palpitante e fremente, in tutta la sua cruda realtà e in tutto il suo mistero pauroso.

Tu sorridi, amica lettrice ! Tu non hai paura della tua serva ? Hai torto. La più semplice prudenza sociale, la più infantile psicologia ti consiglia a diffidare della tua serva, qualunque essa sia, da dovunque venga, sia da vent'anni in casa tua o vi sia da un giorno, abbia messo in pericolo, per devozione alla tua vita, la sua vita o ti porti una tazza di camomilla fredda quando a te occorre calda. Non ti fidare. Non le credere ! non le credere mai ! E' una serva : e soffre atrocemente di esser tale : e la sua sofferenza, accresciuta dai lunghi anni, si è mutata in invidia livida, in collera sorda, in disprezzo celato, in odio, in odio possente e nascosto : ella è serva, e per questo odia tutti coloro che non sono servi : e ti odia, te, particolarmente perché non sei serva, perché hai il diritto di comandare ed essa ha il dovere di obbedirti. Non credere alla mellifluidità della

sua voce ; guarda bene i suoi occhi, quando essa ti guarda e non sa di essere veduta : non credere al suo sorriso, quando entra nella tua camera, e ascolta bene, se ciò ti va, quando essa discorre in anticamera con qualcuno e suppone che tu sia lungi : non credere al suo rispetto e prova a far cadere questa cortecchia sottile, udrai cose che ti faranno turare le orecchie per il ribrezzo. Ella ti odia. Se tu la compensi con generosità, dirà che sei una pazza, e non ti sarà grata : se tu le dai i tuoi vestiti, dirà che la vuoi umiliare e che essa non porta gli stracci altrui : se tu la soccorri nelle sue contingenze, dirà che lo fai per ipocrisia : se tu l'assisti nelle sue malattie, dirà che sei innamorata del medico. Ella patisce orrendamente di esser serva : e ti odia. E la sua dimora presso te non è che un costante piano per portarti via tutto quello a cui tieni, un infernale piano di vendetta domestica, come se tu fossi la sua più grande nemica e ella vivesse sotto il tuo tetto solo per distruggerti. Quello che tu ami, quello che tu prediligi, i tesori spirituali e i tesori terreni della tua esistenza sono in pericolo quotidiano e gravissimo per opera della tua serva. Hai tu una pelliccia rarissima ? La tua cameriera la farà parlare : e si stringerà nelle spalle, quando l'opera infame sarà nota. Hai tu una bimba che adori ? La tua bambinaia la schiaffeggerà spaventandola poi perché essa non te lo riferisca. Hai tu un figlio grande, giovine, bello e simpatico ? La tua governante cercherà di sedurlo, o per isposarlo, o per farsi rapire da esso. Hai tu un marito che ami teneramente ? La tua istitutrice, se è matura e non possa conquistarlo, farà di tutto per seminare la discordia fra voi due. Hai tu, diciamo la parola, un amico a cui hai dato il miglior tempo tuo e il tutto il cuor tuo ? La tua cameriera, se è appena passabile, tenterà di strappartelo : e, forse, vi riuscirà. Hai tu un nemico personale, acerrimo, con cui sei in lotta aperta ? La tua domestica, allettata da lui, gli venderà la tua esistenza intima, lo introdurrà, magari, in casa tua e tu sarai perduta. Hai tu un segreto dolce o terribile da conservare ? La tua anticamera lo conosce : lo conosce la tua vicina e domani lo saprà tutto il mondo. Sei tu la più infelice fra le donne, e vuoi che nessuno lo sappia ? Il beccaio, il panettiere, il tabaccaio fanno il numero delle tue lagrime. Hai tu commesso un errore ? Colui che può punirtene su questa terra lo saprà dalla tua serva. Ti sei macchiata di un delitto ? La tua serva ti denuncerà alla giustizia. Tutti potranno avere pietà di te, da Dio nei cieli sino all'estraneo che passa nella via : non colei che ha mangiato il tuo pane e che ha dormito sotto il tuo tetto. Pensi tu che amplifichi, che io esageri ? Rammenta : osserva : leggi !

È, dinnanzi ai giudici, in codesta grande e nobile Torino, una serva : la Bonetti. Si salverà dall'accusa di venificio, la Tosetti ! Può anche darsi. Ma sia pure condannata, altre cameriere avveleneranno le loro padrone, per prenderne il posto ; e altre serve chiuderanno il padrone vecchio, malato, in casa, in camera, per averne il testamento e per averne la eredità. Lettrice, lettrice, leggi ! La povera contessa di Montignoso, che poteva essere regina di Sassonia ed è una misera moglie perseguitata dal marito, che aveva cinque figli e non li vede da due anni, questa infelice donna che sconta così amaramente il suo peccato, quando altre donne ne fanno pompa e se ne gloriano e sono adorate, la contessa di Montignoso non aveva, non ha che un sol bene su questa terra : è la piccola Anna Monica, una bimba di venti mesi, con cui visse, in solitudine, in una villa di Fiesole . Ma il Re di Sassonia le vuole togliere questo unico, preziosissimo tesoro : e chi è mai il complice del Re di Sassonia ? La bambinaia : Maud, *la bonne* di Anna Monica : Maud, cioè la sua serva. La sventura della Contessa di Montignoso e la sua bontà : la tenerissima età della bimba e la sua grazia : l'adorazione di quella madre per quella bimba : nessuna di queste cose commoventi, che frangerebbero un cuore di pietra hanno potuto vincere Maud, *la bonne*, la serva. Era lì per ispiare e ha spiato : era

lì per tradire e ha tradito : era lì per denunciare e ha denunciato la sua padrona, quella con cui viveva, e ha firmato la denuncia davanti a un notaio ! Era d'accordo per rubare la figlietta a sua madre, la bambinaia Maud : e ciò non le è riuscito : ma era di accordo per togliere alla sventuratissima Contessa di Montignoso il supremo bene della sua vita. Di Maud, come tu vedi, o lettrice e di tutte le sue gesta come spiona come delatrice, come traditrice, sono zeppi i giornali ; e essa si è dovuta metter sotto la protezione di un console, a Firenze, perché, forse, l'indignazione della gente l'avrebbe colpita. Che importa ! Domani ella sarà obbliata ; e il dì seguente essa andrà altrove, a fare del suo odio di serva uno strumento di altre vendette oscure o preclare. Maud sarà dimenticata ; ma, domani, altre serve, di ogni classe, di ogni nazione, metteranno tutto il loro odio per perdere, per distruggere qualunque donna, sia la loro padrona una Sovrana, o una borghese, e per ricominciare, sempre dappertutto, l'opera di perdizione e di distruzione. Serva i tuoi tesori, lettrice : chiudi la tua anima : metti ciò che ami in un tabernacolo alto, lontano, avvolto di ombra : sii tu sola la custode di ogni tuo bene : e avrai salvato la tua vita dalla serva.

Napoli, febbraio 1905.
MATILDE SERAO

(Siamo lieti di annunciare ai nostri lettori che abbiamo ottenuto la periodica collaborazione della prima scrittrice d'Italia, la quale la inizia con questa vivace requisitoria contro tutta una classe, che ha pure delle virtù e delle bontà qualche volta ignorate).

LA STAMPA 1° MARZO 1905

Idee, persone e cose

LA PADRONA
Lettera aperta a Matilde Serao

Cara Matilde,

Da parecchi anni non scrivevo più un articolo, e chissà per quanto non ne scriverò ancora. Ci voleva il tuo nome sotto uno scritto che ha ferito profondamente il mio spirito di giustizia ed il caro ricordo della tua anima buona, tanto in disaccordo con la crudeltà delle tue parole, per farmi riprendere la penna abbandonata.

Ti sia questa una prova della mia antica ed inalterata amicizia.

Tu hai parlato della serva. Io parlerò della padrona. Non per fare il processo alla padrona in genere, perché ne conosco tante piene di indulgenza, di evangelica bontà, come lo sei tu stessa. Ma osserverò i suoi rapporti con la serva ed il grado di influenza che l'una può avere su l'altra.

La padrona ! La parola è ugualmente brutta, perché nel mondo evoluto, nella umanità umana, non vi dovrebbero essere né servi né padroni ; ma soltanto creature uguali dinanzi alla natura ed alla giustizia, creature che si amino fraternamente e si aiutino a vicenda.

Serva e padrona stringono un contratto. Una dà l'opera sua, obbedienza cieca, rispetto e sommissione, e tutte le sue ore del giorno e della notte, il che vuol dire la sua libertà. L'altra dà in compenso un salario, l'alloggio, il vitto, e la concessione di qualche ora libera in un dato giorno della settimana. Non vi sono implorazioni né elemosine da nessuna parte. Sono pari.

Ma non è pari la loro sorte.

Vi sono padrone che esigono dalle serve fatiche superiori alle loro forze di donne. Intere giornate in piedi a stirare, salite dalla cantina ad un terzo o quarto piano con un carico di carbone...Ve ne sono che misurano loro la porzione nel piatto, e tengono sotto chiave gli avanzi di credenza e le provviste.

Ve ne sono che trattano la serva con alterigia e credono molto nobile il non rivolgerle mai la parola. Ve ne sono che le impongono un dato vestire dimesso, e guai se la serva, col frutto delle sue fatiche, si permette qualche fronzolo, povera concessione alle sue ambizioni giovanili.

Le serve debbono parlar sempre tra loro a bassa voce come in chiesa, o star zitte perché la padrona non abbia il fastidio di sentir chiacchierare.

Le contadine, avvezze ad allietar la fatica del lavoro colla gioia del canto, debbono rinunciarvi completamente appena entrano in servizio, perché la padrona non può permettere che la serva canti. E quando una serva è sola in una famiglia modesta, che noia deve subire nelle lunghe ore solitarie, sempre relegata in cucina, mentre sente nelle stanze padronali, ridere, discorrere, cantare, sonare.

Molte padrone quando vanno a teatro o in società esigono che la cameriera, o magari l'unica serva, stia alzata ad aspettarla fino a mezzanotte, fino al tocco, e più in là. La povera donna che è in piedi dal mattino, è costretta a lottare per lunghe ore col

sonno, o, quando la natura la vince, a spasimare nell'incubo, a svegliarsi in sussulto pel terrore di non aver udita la scampanellata della signora.

E la sensibilità raffinata della padrona non mette una punta di amarezza nel piacere delle sue serate, al pensiero di quella muta, ignorata tortura che infligge ad una sua simile!

E se la serva, nella sua anima immortale, sente sorgere le ribellioni che il confronto dei due diversi destini può suscitare, non è ovvio? non è umano? e, soprattutto, non è un sentimento opposto all'idea di servilità di cui tu accusi tutta quella classe di diseredate?

Vi sono serve maldicenti, bugiarde, invidiose, ladre, anche; e ve ne sono di omicide, come quella che tu citi. Ma non tutte le maldicenti, le bugiarde, le ladre sono serve.

Signore, che si chiamano amiche, parlano alle nostre spalle quanto le umili serve. Lo faranno con maggior spirito, con arte più raffinata; ma la perfidia è la stessa.

E le omicide, le avvelenatrici non sono sempre serve; molti, troppi fatti recenti lo provano. Le stesse serve che tu citi per la vergognosa notorietà che risulta loro da scandalosi processi, furono incitate, spinte, trascinate alla nefanda impresa da mariti, da fratelli delle vittime, i quali non debbono avere un'anima servile.

Ma le serve, come le padrone delinquenti - perché vi sono anche padrone delinquenti - sono casi eccezionali.

Quella che tu stabilisci come regola e causa di ogni malvagità è la servilità dell'animo nelle serve. Ma i torti di cui le accusi sono piuttosto una ribellione del loro animo alla servilità della loro situazione. "E' serva e soffre atrocemente di essere tale" - tu dici. E non ti pare che sia questa una manifestazione del sentimento dell'uguaglianza umana, che spasima e protesta contro le ineguaglianze della società? E ti pare che queste proteste disperate siano di anime servili?

Lascio indifesa l'accusa di subdole cospirazioni con le tarme per far tarmare le pellicce della padrona. Non, conosco tanto in fondo l'anima oscura di quelle bestiole per poter misurare la loro parte di responsabilità sul delitto; ma mi sono grandemente sospette perché loro sole ne traggono vantaggio.

E quando la serva, giovane, forse bella, qualche volta pura - almeno pel primo fortunato - diventa l'amante del marito o del figlio della padrona, tutta la colpa è proprio di lei sola, della sua anima servile? Quei poveri uomini sono stati colti per sorpresa? Violati? e quella ingenua padrona ignorava che la convivenza nella stessa casa, a tutte le ore, d'una ragazza con uomo giovine - o anche mezzo vecchio - è una tentazione ed un pericolo? Quanta sventura! E quanti tradimenti con quelle anime non servili!

La padrona può avere, come tu supponi, un amico "al quale ha dato il suo miglior tempo e tutto il suo cuore, e la cameriera tenta di strapparglielo". Questo è atto crudele, sleale, è un tradimento... Ma se ne fosse ardentemente, pazzamente innamorata, quella cameriera? (Anche le serve possono amare). E tu hai dimostrato nei tuoi romanzi così vissuti, così suggestivi che l'amore s'impone a tutto, che non si lotta colle passioni. Per amore le amiche hanno tradito le amiche, le sorelle hanno tradito le sorelle, come in quello splendido *Cuore Inferno*.

Il tuo ingegno brillante e versatile ha voluto far dello spirito alle spalle delle serve.

Ma tu sai che siamo tutte figlie d'Eva, tutte soggette agli stessi errori, tutte capaci delle stesse abnegazioni, tutte colpite dalle stesse fragilità, tutte meritevoli delle stesse indulgenze.

E tu che hai versato così sante lacrime su la via della Croce *Nel paese di Gesù*, sono certa che trovi nel tuo cuore di fervente cristiana tesori di amore fraterno e di infinita pietà per alleviare alle nostre sorelle sfortunate il peso e l'umiliazione della loro sorte.

Torino, 27 Febbraio 1905.
LA MARCHESA COLOMBI.